

SI L'ANIMAL, CET AUTRE SIGNIFIANT, M'ÉTAIT CONTÉ...

[Sandie Bélair](#)

Érès | « Spirale »

2016/1 N° 77 | pages 13 à 22

ISSN 1278-4699

ISBN 9782749250809

DOI 10.3917/spi.077.0013

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-spirale-2016-1-page-13.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Si l'animal, cet autre signifiant, m'était conté...

Sandie Bélair

Sandie Bélair
psychologue clinicienne et psychothérapeute,
thérapeute avec le cheval (FENTAC)
et référente d'un chien d'accompagnement
social Handi'Chiens,
responsable de projet de Résilience
(Association d'aide à l'enfance
par la médiation animale)

sandiebelair@yahoo.fr



*« Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
C'est une chose trop oubliée, dit le renard.
Ça signifie "créer des liens." »*

Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*

Mes premiers souvenirs avec un animal remontent à mes 5 ans... Toutefois, l'on m'a répété, maintes fois, une anecdote, ou plutôt une de mes habitudes autour de mes 2 ans ! Il m'arrivait de prendre la poudre d'escampette avec mes deux chiens. Sans prévenir et avec une discrétion totale, je quittais la maison, pieds nus,

cheveux ébouriffés, tel l'enfant sauvage (Vernay, 2003), et j'allais m'asseoir dans les rangs de vignes qui jouxtaient la maison... Ma famille, qui se rendait compte assez rapidement de ma disparition, m'appelait, me cherchait mais je ne répondais pas... Les deux chiens, eux, près de moi, ne bougeaient pas non plus à l'appel de leur nom... Mes parents et ma fratrie finissaient, bien sûr, par me (nous) retrouver. Nous étions tous trois assis. Pour ma part entre les deux animaux, à l'ombre des rangs de vignes, et nous attendions. Il s'ensuivait (certainement) quelques conflits familiaux car personne ne m'avait vue partir ni ne m'avait surveillée... sauf mes deux partenaires canins !

Longtemps, avant de devenir psychologue puis praticienne en médiation animale, je me suis demandé ce qui animait cette fuite avec mes deux chiens..., mais également ce qu'il se passait pendant ce temps « caché » où la panique saisissait les « plus grands de ma famille ». Aurais-je osé m'éloigner sans la présence de ces deux toutous ? Était-ce une façon d'expérimenter la séparation ? Lequel de nous suivait l'autre ? Quelle communication et quelle relation existaient entre ces chiens et moi ? Est-ce que je les considérais comme mes égaux, mes semblables ? mes partenaires de jeux ? Qu'incarneraient-ils pour la petite fille discrète que j'étais mais qui, finalement, semblait vouloir attirer l'attention de tous par cette fugue enfantine... ce petit chemin initiatique... cet allant-devenant grand... avec toutou ?

Ce que je sais aujourd'hui, c'est que les animaux ont toujours été présents dans ma vie et que j'ai tissé avec eux, au fil du temps, des liens bien-faisants et riches de sens. Et ce n'est pas un hasard si la psychologue que je suis travaille avec ces partenaires non humains. Je propose aux enfants un espace, une « aire transitionnelle », un cadre thérapeutique où l'animal, « sujet » d'attention conjointe, « sujet » transitionnel (Willems, 2011) est présent et permet le jeu, la créativité. Ces rencontres confrontent à l'expérience de la relation avec un être singulier, non jugeant, qui amène de l'imprévu, de la spontanéité, de la surprise, donnant ainsi une grande souplesse aux interactions et aux échanges. La communication est d'abord non verbale et convoque le registre de l'intime : le

regard, le toucher et le corps (tonus, posture, mouvement). Dans ce contexte, la sensorialité est mise en jeu. Les émotions surgissent et tissent le lien avec l'animal, elles peuvent être verbalisées et prendre sens avec l'étagage et « l'appareil à penser les pensées » (Bion, 1969) du professionnel. L'animal offre cette possibilité de ramener aux expériences les plus primitives et favorise la régression au sens thérapeutique. Il ne sature pas la communication de messages verbaux qui nécessitent un traitement coûteux. Un animal paisible favorise la concentration, l'observation, l'apaisement et la mise en place de conditions d'interactions accordées (Stern, 1985). Le lien avec un animal met en jeu les aires de subjectivité de chaque partenaire : celle de l'animal, de l'enfant et celle du psychologue. L'intersubjectivité prend alors place... dans cette rencontre singulière.

**« Ne me dites pas que le monde animal ne concerne pas la condition humaine »
(B. Cyrulnik)**

Spirale ouvre donc ses pages aux animaux non humains, et vient nous éclairer sur la relation singulière que le petit d'homme entretient avec eux.

Cette thématique jamais traitée auparavant dans la revue s'inscrit, me semble-t-il, dans l'intérêt que suscitent, ces dernières années, la condition animale, les relations homme-animal et, notamment, le développement des pratiques de soin par le contact animalier (ou médiation

animale). En effet, il existe actuellement un climat de bienveillance à l'égard des animaux, et on assiste à une requalification des relations. À l'échelle de la société, la place des animaux et la façon dont nous les traitons sont réinterrogées et, avec elles, certaines dimensions de nos pratiques sociales et économiques. Les rencontres « Animal et société » organisées en 2008 par le ministère de l'Agriculture, et les travaux de l'association Ecolo-Ethik en 2013, qui ont donné lieu au Sénat, en février 2014, au colloque : « Nous et l'animal », témoignent de ce débat.

Ce numéro de *Spirale* pourrait poser les questions suivantes : qu'est-ce qui caractérise la relation du petit de l'homme avec l'animal ? Ce lien peut-il être significatif dans le développement du jeune enfant ? Comme le dit très justement Véronique Servais, la seconde question est hautement culturelle. En effet, selon elle, en Amérique du Sud, par exemple, certaines espèces animales sont dotées de « propriétés sociales et mentales que nous réservons à l'espèce humaine » (Servais, 2007, p. 46). Elle ajoute que, là-bas, « les animaux sont des partenaires sociaux à part entière » et que la nature du lien à l'animal ne serait nullement questionnée. Car il est, de fait, significatif.

Pour notre part, « nous vivons dans une culture que l'anthropologue P. Descola appelle "naturaliste", ce qui signifie que notre mode principal de rapport à la nature est structuré par la croyance en une continuité animal-homme pour ce qui concerne l'extériorité, c'est-à-dire

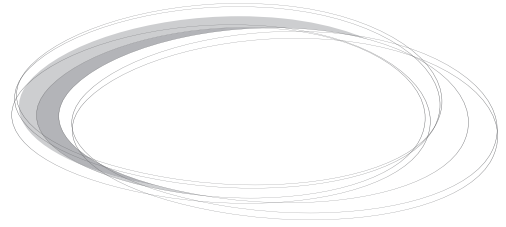
ici la matière (en gros l'anatomie et la physiologie), tandis que, pour ce qui concerne l'intériorité, les "qualités mentales", nous adhérons à la croyance en une coupure radicale » (*ibid.*).

Ainsi, une frontière entre l'humain et l'animal s'établit, et l'intersubjectivité nécessaire à tout lien social ne pourrait exister entre les deux car l'animal n'est pas considéré comme un « vrai » sujet...

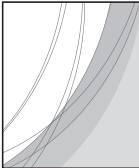
« Les animaux sont bons pour la pensée » (C. Lévi-Strauss)

Depuis quelques années, un courant de pensée s'est développé autour des relations homme-animal. Des philosophes, anthropologues, sociologues, historiens amènent de la matière pour penser « la diversité mouvante et quasi infinie de ces relations et leur importance dans et pour les sociétés humaines » (Mauz-Arpin, p. 329). Les animaux sont désormais perçus, considérés, pris en compte en fonction de ce qu'ils peuvent apporter socialement dans nos sociétés humaines. Ils sont qualifiés de « vivant personne » (Micoud, 2010). Ils sont soumis à un régime de bienveillance et à un régime de personnalité, leurs influences étant réciproques.

Alors certes, la science et ses progrès ont fait évoluer notre regard et nos représentations à l'égard des animaux. Mais « le développement de la bienveillance envers les animaux, tout autant que l'émergence de leur "personnalité", n'est pas qu'une affaire de représentations sociales. Comme l'a très bien montré Vinciane



Despret (2002), il n'y a pas que le regard sur les animaux qui évolue, les animaux aussi évoluent ; d'une part, parce qu'ils ont la capacité d'évoluer, de surprendre, et de ne pas être ce que l'on attend d'eux ; et d'autre part, parce que les humains dépensent beaucoup de temps et d'énergie à les faire évoluer. [...] Ces régimes sont liés à un travail concret consistant à "créer" des animaux aptes à recevoir cette bienveillance, à incarner des "vivant personne", et à la production de dispositifs chargés d'inclure ces animaux dans les sociétés humaines et de les rendre "intéressants" » (*ibid.*) (Michalon, 2012).



L'animal offre cette possibilité de ramener aux expériences les plus primitives et favorise la régression au sens thérapeutique.

que nous serions capables de concevoir avec les autres êtres vivants plutôt qu'à partir de stratégies de différenciation qui nous isoleraient d'eux » (*ibid.*). Vouloir établir une frontière stricte entre l'homme et l'animal, et pouvoir établir clairement et rapidement ce qui relève de ce dernier et de l'humain est « un rêve sans espoir », selon lui.

Mais si le modèle de l'animal-objet reste encore présent dans nos sociétés occidentales, nous notons également que la conception de l'animal-être-sensible se répand de plus en plus et qu'elle a notamment fait l'objet d'un changement du statut juridique dans le Code civil. À cette occasion, de nombreux intellectuels et personnalités se sont mobilisés pour défendre cette initiative et pour envisager que l'on accorde également des droits aux animaux. Ces droits seraient certes différents de ceux de l'homme, mais ils énonceraient la différence entre l'animal et la chose. Ainsi, pour Georges Chapouthier (2010), « les droits de l'animal diffèreraient de ceux des personnes morales par le fait même de la sensibilité des animaux, qui réclame des mesures de protection particulières. Ils s'en rapprocheraient en revanche par le fait que, comme d'ailleurs pour certains humains incapables de se représenter eux-mêmes, ces droits ne pourraient être défendus que par des représentants ou des médiateurs humains ».

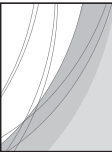
On parle également d'assemblages hybrides (Lestel, 2009-2010) que les hommes forment avec d'autres animaux, et notamment d'assemblages « humanimaux ». Ainsi, Dominique Lestel nous dit : « Nous devons inventer aujourd'hui un nouveau modèle des relations de l'homme avec les autres êtres vivants. [...] Ce modèle suppose que nous sommes humains à travers les liens que nous sommes capables d'établir avec les autres êtres vivants et non à partir de barrières hygiéniques que nous aurions disposées autour de nous à titre préventif. En d'autres termes, nous serions humains à travers les agencements

L'animal familial considéré comme une « personne »

En parallèle, à l'échelle de la famille, de l'individu, l'étude FACCOS/TNS SOFRES¹ de fin 2012 révèle indéniablement les bénéfices apportés par la présence animale sur la qualité de vie et le bien-être personnel. En effet, selon cette étude, 48,4 % des foyers français possèdent un animal de compagnie et 63 millions d'animaux partagent la vie des familles. L'ensemble des propriétaires reconnaissent le rôle social de l'animal, qui concourt selon eux au bien-être de tous et au développement de l'enfant. Ainsi, il semblerait que pour ces personnes, la relation à l'animal soit significative, et qu'elles pourraient alors le considérer comme « une personne », amenant l'intersubjectivité du lien social. Considérant le statut de personne comme éminemment social, le sociologue Clinton Sanders (1993) identifie quatre conditions permettant de considérer son animal comme une personne, reprises par V. Servais : « Le propriétaire doit pouvoir lui attribuer : des processus de pensée (il se souvient, il déduit, il comprend, il croit...) ; une personnalité (il a une histoire particulière, des goûts, des préférences, etc.) ; la réciprocité (l'animal contribue à la relation autant que le maître y contribue, il joue sa partie) ; une place dans la famille, dans le groupe. Ceci montre que le lien à l'animal est à la fois semblable et différent du lien avec d'autres êtres humains. Il est semblable parce que ce sont les mêmes processus de construction de la personne que nous utilisons pour des êtres humains, mais différent parce que nous savons bien, aussi,

que les animaux ne sont pas vraiment comme les humains. Ce flottement et cette liberté dans l'interprétation du comportement animal, entre analogie et altérité, constituent, selon moi, un élément nécessaire à une bonne relation avec un animal non humain » (Servais, 2007, p. 52).

Ces caractéristiques mises en avant par C. Sanders sont similaires à celles de l'animal familial décrit par H. Montagner (2002), et qu'il différencie de l'animal de compagnie et de rente.



Il existe actuellement un climat de bienveillance à l'égard des animaux et on assiste à une requalification des relations.

Selon l'étude sofres déjà évoquée, le bien-être humain et donc celui du petit d'homme serait lié, également, à la présence animale. C'est un symbole fort qui ne peut qu'engager une introspection de ce lien si particulier et dont *Spirale*, ici, se fait le support... Je reste persuadée comme B. Cyrulnik que « l'attachement à l'animal apporte quelque chose que les humains ne peuvent pas apporter » (Cyrulnik, 2002, p. 9) ; il remarque également que « la cécité psychique des psychologues envers les animaux familiers est étonnante » (*ibid.*, p. 11)... Voilà qui est dit !

Vers cet autre signifiant... auprès du tout-petit

Ce numéro de *Spirale* a pour but d'ouvrir un champ de réflexion sur le « rôle » que peut tenir l'animal auprès du tout-petit, tant sur le plan du développement psychique et de l'allant-devenant grand du petit d'homme ordinaire² que sur celui des processus de nature thérapeutique, sociale ou éducative³, où il devient acteur à part entière de la relation d'aide.

Vous découvrirez, au fil des textes, que cet être non humain est incontestablement une source d'intérêt, de connaissance et de questionnement pour le tout-petit. Les interactions avec un animal familier diffèrent en fonction de l'âge et de la problématique de l'enfant, mais elles contribuent à son développement cognitif, relationnel, social et affectif.

La communication, tout d'abord, entre les deux partenaires est non verbale ; ni l'un ni l'autre n'ayant accès au langage humain adulte, le rapprochement s'opère. Le corps entre en jeu dans cette rencontre. L'animal offre des perceptions, des sensations et des stimulations multiples, il suscite des émotions, il invite au toucher et au mouvement, devenant ainsi un partenaire des apprentissages moteurs.

Être vivant, singulier, il possède son monde propre : sa sensibilité, ses émotions, son « libre arbitre », sa réalité subjective (*Umwelt*)⁴. Il a donc une certaine autonomie, il confronte à l'altérité, à la réalité, et invite à la relation. École de la vie, l'animal rend visible ce qui peut être tabou chez l'homme (sexualité, naissance, maladie, mort...). Ainsi, l'enfant fait l'expérience inéluctable de la perte⁵, d'autant plus que ce dernier se considère comme une figure d'attachement pour l'animal : il en prend soin, se soucie de sa santé. « Il a besoin de moi, il m'aime, c'est mon ami. » L'animal responsabilise.

« Il est à la fois compagnon imaginaire et un partenaire qui a ses propres réactions, son autonomie, ses propres pulsions et ses propres buts. L'expérience de la proximité et de la distance facilite la prise de conscience par l'enfant de la différence Moi/non-Moi, de l'altérité de cet objet de la réalité extérieure, dans le moment même où il annule et la nie par son jeu » (Brusset, 1980, p. 55).

Considérés comme non jugeants, certains animaux familiers, calmes et sereins, ont la particularité de manifester des comportements qui peuvent « s'apparenter » à des attitudes humaines d'écoute et d'intérêt, ou à des conduites qui paraissent exprimer disponibilité, réceptivité, compréhension, approbation ou adhésion à nos conduites, émotions, actes,

pensée (Montagner, 2002). Ainsi, ils permettent l'ajustement des interactions, ils rassurent et apaisent : l'enfant se sent entendu et compris. Ils peuvent donc être qualifiés d'« animaux d'accordage » (Résilience, 2014 ; Stern, 1985). L'enfant vit avec eux une relation privilégiée et affective, parfois intense. Toutefois, jusqu'à l'âge de 3 ans, des études (Filiatre et coll., 1985) ont établi que les tout-petits sont susceptibles de se montrer brutaux à l'égard de leur animal familier. « Pour la plupart des enfants, le comportement agressif (intentionnel ou non) envers les animaux tend à décliner avec la maturité, en parallèle avec le déclin des pulsions de mordre, pousser et frapper les autres enfants » (Melson, 2009, p. 57). Dans l'intérêt des deux partenaires, il est donc préférable de ne pas les laisser seuls.

Simultanément à tous ces éléments, l'animal peut être aussi considéré par les thérapeutes comme un objet, au sens psychanalytique. Nous parlons alors de relation d'objet animale : objet partiel ou total. L'animal est le support des identifications et des projections. Il peut intervenir sur le registre symbolique, fantasmatique et réel, et « permet une mise en rapport de ces trois plans et une circulation des significations d'un registre à l'autre, dans une relance qui nous paraît rendre compte de la particulière fécondité de ce registre de l'expérience de l'enfant » (Brusset, 1980, p. 55).

Toutefois, l'enfant ne rencontre pas l'animal – inanimé puis animé – seul ! Il est, tout d'abord, confronté à ses représentations avec les peluches, puis les histoires et contes qui

lui sont transmis par ses figures d'attachement et de soin. Plus tard, sa rencontre avec la vie animale sera également déterminée par la façon dont les adultes font les présentations⁶. Cela est intimement lié aux représentations conscientes et inconscientes qu'ils nourrissent à l'égard de l'animal et aux relations qu'ils ont établies, ou pas, avec un ou plusieurs d'entre eux. L'investissement parental de l'animal familier/de compagnie nous amène à penser également la notion de « l'animal-enfant » comme une fonction anticipatrice ou substitutive des processus parentaux⁷, qui nécessitera parfois des réaménagements pratiques⁸ et psychiques lors de l'arrivée d'un enfant.

*Les interactions avec un animal familier
diffèrent en fonction de l'âge
et de la problématique de l'enfant,
mais elles contribuent à son
développement cognitif, relationnel,
social et affectif.*

Ainsi au-delà de la relation enfant-animal, notre propos porte également sur l'animal dans la famille. L'animal pris dans le système familial devient « sujet » de médiation et « sujet » d'attention conjointe⁹. Concomitamment, il est également support des projections et des identifications.

Enfin, impossible d'interroger cette relation singulière de l'enfant et de l'animal sans la soumettre à l'œil expert d'éthologues, biologistes, vétérinaires et philosophes. Il serait en

effet très réducteur de se borner à une vision psy de cette relation, alors qu'elle s'inscrit dans le cadre bien plus large du monde du vivant et de son évolution, d'autant que ces questions portent en outre une nécessité morale et éthique.

Vous découvrirez que nous nous inscrivons bien dans un regard bienveillant à l'égard de l'animal, avec l'idée que sa relation au tout-petit peut être significative et « support » d'une relation d'aide.

Quelques précisions pour accompagner la lecture...

Notre propos se centre principalement sur les animaux dits « familiers » (Montagner, 2002), en ce sens où ils sont davantage considérés comme des « personnes » par les humains qui vivent et/ou travaillent avec eux. D'autre part, ce sont des animaux que l'on qualifie de « bien dans leur tête et bien dans leurs pattes », des animaux réputés tranquilles, dont les particularités et le bien-être sont respectés. Ils favorisent ainsi un climat de confiance et une sécurité affective pour l'enfant. Un chien, par exemple, qui aboie, qui gronde, qui a peur, qui est agité, n'a pas le même effet sur un tout-petit qu'un animal paisible et serein. Les auteurs insistent d'ailleurs sur la vigilance à observer lors de la mise en relation d'un jeune enfant et d'un animal, dans l'intérêt des deux partenaires.

Le chien, le chat, les équidés sont les principales espèces représentées, car elles vivent dans la mouvance proche de l'homme et permettent des interactions dites « accordées », notamment par le partage de cinq compétences « socles » (Montagner, 2002). Certes, le jardin d'éveil de Claudine Pelletier-Milet nous amène à la découverte d'autres « relations tout-petit et animal », et Emilie Labau-Lalande évoque, en maman observatrice, le triste sort des insectes auprès du jeune enfant.

Les poissons et les oiseaux auraient mérité une attention particulière dans ce dossier. En effet, la contemplation des premiers amène un effet anxiolytique indiscutable (Friedman et coll., 1983 ; Katcher et coll., 1983), et l'on voit, d'ailleurs, l'installation d'aquariums dans des haltes-garderies et des crèches. « Le spectacle constitué par les évolutions apaisantes des poissons est un événement "transitionnel", en tout cas transitoire, entre les bras de la mère et ceux des puéricultrices, puis les retrouvailles avec les pairs » (Montagner, 2002, p. 210). L'angoisse ou l'anxiété de séparation peut être relativisée. La vue d'un aquarium offre également une observation de la vie animale, rendue attractive par la spécificité de certains poissons (couleurs, apparences, mouvements...). Elle mobilise l'enfant, son attention, sa curiosité et crée des situations d'attention conjointe, avec des figures d'attachement ou des pairs, ponctuées par des élans à l'interaction et des imitations.

Comme les tout-petits sont fascinés par la facilité d'un chat à se mouvoir et à grimper aux arbres, ils sont également émerveillés par le vol de certains oiseaux et par leur chant mélodieux. Je me souviens de mon petit neveu qui, à l'âge de 2 ans et demi, me demandait de me taire car il n'entendait pas « la petite chanson du petit merle »... Le pigeon a tout de même trouvé sa place dans ce recueil de textes. C'est un oiseau qui, par ses caractéristiques, séduit indéniablement les jeunes enfants.

Le dossier que nous vous présentons est non exhaustif, et de nombreux autres sujets sur cette thématique auraient eu leur place. Nous l'espérons cependant « suffisamment bon » pour étayer la réflexion proposée dans ce numéro.

Les auteurs, que je remercie pour leur générosité et leur témoignage – car l'animal met à jour une part d'intime –, vous amènent à la découverte de cette relation entre le tout-petit et l'animal : singulière et vraisemblablement significative lorsque les conditions sont réunies. Au fil des textes l'animal, cet « autre signifiant », surgit à la manière du lapin blanc dans le rêve d'Alice : osez suivre ces différentes pistes, et pourquoi ne pas vous perdre un peu dans le jardin d'éveil de Claudine... Attention (ou pas), tout de même, vous risquez d'y croiser un animal d'accordage et de découvrir un monde qui prendra sens ! Bonne lecture

« Mais alors, dit Alice,
si le monde n'a absolument aucun sens,
qui nous empêche d'en inventer un ? »

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*

Bibliographie

- BION, W. 1969. *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf.
- CHAPOUTHIER, G. 2009. « Le statut philosophique de l'animal : ni homme ni objet », *Le carnet/psy*, n° 139, p. 23-25.
- CYRULNIK, B. 2002. « Préface », dans G. Melson, *Les animaux dans la vie de l'enfant*, Paris, Payot et Rivages.
- DESPRET, V. 2002. *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Le Seuil/Les empêcheurs de penser en rond.
- FILIATRE, J.C. ; MILLOT, J.-L. ; MONTAGNER, H. 1985. « New findings on communication : The young child and his pet dog », dans *The Human-Pet Relationship*, Institute for Interdisciplinary Research on the Human-Pet Relationship, p. 50-57.
- LESTEL, D. 2009-2010. « Oublier la frontière homme/animal », *le Carnet/PSY*, n° 140, p. 26-28.
- MAUZ-ARPIN, I. 2014. « Postface », dans J. Michalon, *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*, Paris, Presses des Mines.
- MELSON, G. 2009. *Les animaux dans la vie de l'enfant*, Paris, Payot et Rivages.
- MICHALON, J. 2012. « Panser avec les animaux. Socio-anthropologie de l'émergence du soin par le contact animalier », *Bulletin Amades*, n° 85, <http://amades.revues.org/1352>
- MICHALON, J. 2014. *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*, Paris, Presses des Mines.



- MICOUD, A. 2010. « Sauvage ou domestique, des catégories obsolètes ? » *Sociétés*, n° 108, p. 99-107.
- MONTAGNER, H. 2002. *L'enfant et l'animal. Les émotions qui libèrent l'intelligence*, Paris, Odile Jacob.
- RESILIENCE et coll. 2014. « Médiation animale, une nouvelle définition », <http://www.mediation-animale.org/mediation-animale-une-nouvelle-definition-par-resilience-et-al/>
- SANDERS, C. 1993. « Understanding dogs. Caretaker's attribution of mindedness in canine-human relationships », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 22, n° 2, p. 205-226.
- SERVAIS, V. 2007. « La relation homme-animal. La relation à l'animal peut-elle devenir significative, donc thérapeutique dans le traitement des maladies psychiques ? », *Enfances & PSY*, n° 35, p. 46-57.
- SOULÉ, M. et coll. 1980. *L'animal dans la vie de l'enfant*, Paris, ESF.
- STERN, D.N. 1985. *Le monde interpersonnel du nourrisson. Une perspective psychanalytique et développementale*, Paris, Puf.
- VERNAV, D. 2004. « Y a-t-il des Moogli parmi nous ? », *Le journal des professionnels de l'enfance*, n° 26, p. 21-22.
- WILLEMS, S. 2011. *L'animal à l'âme*, Paris, Le Seuil.

1. <http://www.facco.fr/-Population-animale>.
2. Voir les textes de C. Pelletier-Milet, C. Dhorne-Corbel et C. Lerner dans ce même dossier.
3. Voir A. Labrot et C. Briançon.
4. Voir V. Pons et J.-C. Barrey.
5. Voir P. Ben Soussan.
6. Voir C. Lerner.
7. Voir S. Missonnier.
8. Voir V. Pons.
9. Voir C. Lerner.

Résumé

Dans certaines cultures, l'animal est considéré comme un partenaire social, et la relation avec lui est, de fait, significative. Dans nos sociétés occidentales modernes, cela ne va de soi, et la frontière entre ce qui relève de l'humain et ce qui ressortit de l'animal est plus ou moins stricte. Toutefois, ces dernières années, on assiste à une requalification des relations entre les animaux humains et non humains. Le bien-être de l'homme, et notamment de l'enfant, dépendrait, aussi, de la présence animale. Le symbole est fort et engage à une exploration du lien entre le tout-petit et l'animal. Qu'est-ce qu'un animal pour un tout-petit ? Participe-t-il au développement de sa vie psychique ? En quoi l'animal est un autre signifiant pour lui ? Et comment cette relation significative peut-elle être « support » d'une relation d'aide ?

Mots-clés

Relation enfant-animal, animal-autre-signifiant, accordage, développement psychique, relation d'aide, lien significatif.